

## Trois poèmes

Juan Garcia

Volume 30, numéro 2 (176), avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Garcia, J. (1988). Trois poèmes. *Liberté*, 30(2), 21–27.

---

JUAN GARCIA

**TROIS POÈMES**

*SÈVE ET SANG*

le quartz des monts  
fait saigner la terre  
et son sang est un grenat  
ou un jet de pierre  
du talus des rêves

l'eau bleue des fleuves  
m'enivre depuis la source  
de son ambroisie vermeille  
que nul ne peut ravir  
sinon quelque dieu  
ou quelque étoile éprise du satin  
rose de l'aurore

le monde en fuite  
cherche son nœud et sa racine  
mais tout demeure dans le lit  
où le printemps s'ébat  
et si je contemple aveugle  
la fauve boiserie  
qui abrite les bêtes  
le ciel éclate  
comme la sève des palétuviers

le soleil roussit la plaine  
où les plantes s'accouplent  
et tout devient matière  
à rêverie  
et soupirs de renouveaux  
mais la mèche attend le feu  
des songes délectables  
et je prends ma tête  
et l'enfouis dans l'univers  
seul parmi les lueurs et les ors  
en éveil sur ma couche

rien n'éprouve un chaos  
sinon mon cœur affolé  
vers les forêts qui bruissent  
et les bois qui palpitent  
d'une autre règle  
que celle de la nature  
et du vert épanouissement  
mon voyage durera nocturne  
comme le brouillard qui saisit l'aube  
et grisaille la cime des pins  
et des sapins nuageux  
et du doigt j'ai touché la planète

---

*FINITUDE DES ORS*

magie des forêts et des lacs froissés  
par les loups brumeux du matin  
je vous vois en mille femmes fusillées  
par le tendre bouleau et le cyprès feuillu  
qui rient telles les fraises du verger  
où j'ai vu croître deux merles printaniers  
et les rayons du soleil perçaient la clairière  
où s'amusaient fées et licornes blanches  
à découdre et recoudre le pantalon du jour  
variant du vert mousseux au bleu tranchant  
et dont l'architecture n'était visible  
qu'aux yeux exercés aux rêves

mais l'étrange fleur qui me fascine  
est muguet frais ou sève de marguerite  
qui entraîne au ciel les champs embaumés  
que je foule encore d'un pas rêché  
alors que les visages laiteux de mes déesses  
me hantent encore comme une terre aride  
et si je débusque dans le fenouil  
le lièvre agile que crucifient les sept totems  
d'une Amérique aux bosquets noirs  
du jardinier peau-rouge  
je suis un galet gris sur le rivage  
du fleuve chimérique qui inspire mon âme  
à dépeindre des effusions de sang  
qu'aucun coutelas n'aurait pu répandre

le vent fait bruire les chênes rouvres  
que mon corps possède au zénith de sa force  
et sur la plaine que jaunissent les papillons  
je me délecte de ma marche noble  
qui ressemble tant au passage des nuages  
et du soleil voilé  
(ma face resplendit comme l'argent

des buissons, et l'ortie demeure l'ortie  
malgré le clan des ombres et la bannière)  
comment parer son cœur d'un chant funèbre  
quand tout vibre aux végétaux  
mon deuil trouve ici son transit  
et près des merisiers et des châtaigniers  
dont la croissance est innocente  
cherche une faux à emmancher

dans le lointain l'averse se produit  
qui élimine les sucres des cieux  
et anime l'Arbre-roi  
moi aussi jadis j'ai résonné au son  
des folles pluies qui circuitaient le sol  
et m'abreuvant de l'humus gonflé d'eau  
je trouvais une réponse à ma folie  
mais l'aube douceuse est venue retrouver  
l'ami qui regardait les fontaines sourire  
et d'un coup de pinceau effacer mon mal

pourquoi encore questionner ce feuillage  
près duquel tout argue qu'il est maître  
de la nature et de son destin  
et me mirer dans la soie d'une eau pure  
qui m'habillerait en temps de fête  
alors je me repose ainsi sur les aiguilles  
brunes des sapins verts  
et le profil de l'horizon est le trône  
d'un dieu qui m'aime malgré moi

quête de ce qui fut arboricole  
et botanique de la verdure  
l'exigence des bêtes est venue bouleverser  
ma jeunesse où je puisais mon songe  
airs qui imbibent ma nuit  
des frais baisers des vents  
et collines qui rapiècent

---

le clair matin qui chante  
ma vie aérienne trouvait là de quoi dire  
et pourtant j'ai sombré ivre  
dans le vin de la vallée

rossignol épinglé sur la branche  
la feuillée ne t'abritera plus  
ni la rosée qui émoussait ton bec  
je meurs d'un cri cruel  
et tel qu'en moi un soleil rouge  
fonde sa loi et distribue ses ors  
tout ce qui foisonnait  
et tirait de l'aile  
demeure mon limon  
et la plénitude de mon être

## MARINE

le vent tord la mer repue  
des courants qui circulent  
entre les coraux abyssaux  
nous nous disons que les falaises  
n'abritent plus de bergers  
vers les précipices dorés  
et que le limon trouve son message  
dans l'âme des remuements  
qui teintent de vert l'écume  
vers quoi montent nos suppliques  
comme un ciel trop rouge  
attend que l'air fourmille

la pause délicieuse de la mer  
est le berceau des dieux  
et même si la pratique du rêve  
nous éloigne du contentement éternel  
de l'eau bigarrée  
sa nappe est épaisse  
pour celui qui prie avec magie  
pour qu'ait lieu la tourmente  
qui amoncelle les flots  
et durcit la mer marbrée  
qui s'échelonne sous le firmament

la Lumière ne sert de rien  
la mer assombrit l'homme!  
depuis la nuit où il naquit  
aux multiples cyclones  
qui font sombrer l'atoll  
et remonter l'iceberg  
comme un soupir de feu  
de lointaines montagnes  
et si nous trouvons la veine bleue

---

d'une genèse intersidérale  
nous nous délectons du sang aquatique

la mer anoblit la mouette  
et honore le marin  
qui cherche la dynastie des nombres  
plus que la béatitude de la pêche  
et si les baies comme des portiques  
regorgent de clarté  
et les lagons de brises tièdes  
nous puisons le reflet rose des grottes  
là où ne sévit pas la marée  
et où la mer prend à la terre  
comme la tonsure jaune du soleil